

L'obscurantisme a tué nos salles... obscures !

J'ai découvert le cinéma à l'âge de 5 ans lorsque ma tante eut l'idée de me trimballer jusqu'au hangar tombant ruine où l'on avait installé un immense tissu blanc qui servait d'écran et quelques bancs au bois vermoulu, décor indigne de ce que l'on appelait alors le «Cinéma»... Mais, aux premières lueurs du projecteur, on oubliait la banalité des lieux pour une évasion nocturne qui emmenait les spectateurs – des paysans dans leur majorité – à mille lieues de notre douar poussiéreux. Cette magnifique fenêtre ouverte sur le monde avait le don de les transporter, en quelques heures, des canyons de l'Ouest sauvage aux jungles périlleuses de l'Asie. C'était le monde magique du cinéma ! Le cinéma de mon enfance, c'était donc cette petite salle pas très confortable. Il n'y avait pas de plafond et l'on pouvait voir les nids des pigeons sous les tuiles, brisées par endroits. On y projetait, ce jour-là, un film de Farid El Atrache et Samia Gamal. Je ne comprenais pas pourquoi certains spectateurs hurlaient lorsque la belle Samia se tremoussait. Mais je dois reconnaître aujourd'hui que ce premier contact avec le septième art n'était pas des plus réussis. J'en garde une impression mitigée : en vérité, ces ombres en noir et blanc qui bougeaient dans tous les sens ne m'avaient guère enthousiasmé, le coin sale et poussiéreux ainsi que la grossièreté des gens autour de moi achevaient de noircir le tableau. Et le pire, c'est que j'avais une folle envie de dormir. Ce que je fis d'ailleurs au beau milieu de la deuxième bobine. Depuis, chaque fois que je vois un film de Farid El Atrache, mes paupières tendent à se refermer et une étrange torpeur s'empare de moi...

C'est bien plus tard, entre huit et douze ans, que je fis connaissance avec les véritables salles de cinéma. Nous habitions en Tunisie et notre village (Radès) se trouvait à mi-chemin entre la capitale et Hammam-Lif. Mon père m'emmenait parfois à Tunis où il rencontrait ses amis dans un bistrot mitoyen d'un grand cinéma. Les deux

établissements portaient le même nom : «Midi Minuit». Pour que je le laisse tranquille, il m'achetait un billet et me refilait à la placeuse. C'est là que j'ai découvert le western, le cinémascope et le technicolor, trop de sensations à la fois pour ma petite tête. Il m'arrivait aussi d'aller tout seul, par le train de banlieue, à Hammam-Lif où les trois salles se livraient une bataille féroce. Le dimanche, on projetait deux grands films pour le prix d'un seul ! Ces escapades m'avaient fait aimer le cinéma, les cacahuètes grillées et le train, trois «vices» que les décennies ne sont pas arrivées à démolir...

Le cinéma ouvrait les horizons de nos connaissances qui étaient déjà assez larges grâce au lycée. L'enseignement n'était pas encore l'otage des «doktours» et de leur discours sectaire. Nous pouvions disserter sur une œuvre d'Hitchcock comme le ferait n'importe quel cinéphile américain de notre âge et nous nous intéressions à la nouvelle vague française au même titre que n'importe quel Parisien féru de septième art. Mais nous avions un plus par rapport aux deux : nous pouvions aussi décortiquer un chef-d'œuvre égyptien avec une sensibilité qui nous rapprochait des intellectuels du Caire. Notre milieu social, nos us et coutumes, nos croyances et le socle civilisationnel sur lequel reposait notre vie familiale étaient plus proches de la réalité égyptienne que de celle qui nous faisait face, de l'autre côté de la Méditerranée. Et puis, il y avait notre algérianité, ce sentiment patriotique fort qui nous arrachait des larmes à la vision de *La Bataille d'Alger* ou du *Vent des Aurès* !

A la sortie du lycée Saint-Augustin, nous pressions le pas pour aller au marché central où étaient exposées toutes les affiches de la douzaine de films projetés dans notre ville. Comme nous ne pouvions faire le tour de toutes les salles, cette étape marquait la première sélection. Nous n'étions pas, à l'époque, des fans du cinéma égyptien – sauf quand il y avait un chef-d'œuvre – et les longs métrages chantants hindous ne nous intéressaient pas. Un dimanche sur deux, quand la JBAC ne jouait pas sur la belle pelouse du stade Vélodrome

(j'étais plutôt «bleu et blanc» que «rouge», mais, une fois installé à Alger, je me mis au «rouge et noir»), nous consacrons notre sortie hebdomadaire au cinéma. Pendant toute la semaine, nous comptons les heures et les jours qui nous séparaient de l'instant magique où nous mettrions les pieds sur la moquette de la salle obscure. Quand les lumières s'éteignaient après l'entracte, succédant au hors-d'œuvre délicieux des aventures de Tom et Jerry, nous avions l'impression de quitter le monde banal qui nous entourait pour pénétrer celui du mystère et de la féerie. Nous entrions dans le royaume de la légende, là où volent les tapis et ricanent les chevaux indomptés dans les canyons sauvages, là où les couleurs et les lumières des citadelles somptueuses et des jardins enchantés réinventaient, sur un bout de pellicule, les grands rêves de l'adolescence, là où nos héros intrépides et vaillants bâtissaient des aventures bigarrées qui allaient peupler nos tristes nuits d'internes pour les vêtir des majuscules du bonheur.

Quand la musique s'arrêtait et que les lumières commençaient à s'éteindre les uns après les autres, nous étions impatients de voir jaillir, de la lucarne magique située derrière nous, la lumière crue et sautillante qui allait imprimer sur le large écran de nos fantasmes les mille et une larmes, les mille et un rires et les mille et une facettes de la légende, sans cesse répétée, mais à chaque fois renouvelée... Nous étions alors pris dans le tourbillon de l'action, prêts à bondir pour aider cet homme de bien qui se battait contre les méchants, prêts à donner notre amour à l'héroïne accablée par les malheurs, prêts à casser la gueule au lion qui ne nous faisait plus peur. Nous étions les plus forts, les plus beaux, les plus justes. Le cinéma nous faisait réagir en nous parlant avec ce langage universel qu'il a su créer pour rapprocher les hommes et les distraire. Mais, au sortir de ces salles, les yeux encore ballonnés d'images fabuleuses, il nous arrivait aussi de réfléchir. Le train du cinéma, après nous avoir fait voyager dans les paysages troublés de la fiction, nous déposait enfin dans une gare où nos



Par Maâmar Farah
farahmadaure@gmail.com

cerveaux étaient mis à contribution. Derrière l'histoire merveilleuse racontée avec talent par des cinéastes étonnants, il y avait toujours une moralité, une idée, un combat... Nous en parlions entre nous, parfois avec nos professeurs. Nous essayions d'aller plus loin que le film, afin de comprendre, réfléchir, analyser...

Aujourd'hui, il ne reste plus rien de tout cela. Les vieilles salles de cinéma tombent en ruine. Abandonnées, elles ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes : de sombres corridors balayés par les vents du souvenir, royaumes déchus livrés aux rats et aux cafards ! Un pays sans cinéma, ça n'a pas de sens !

En ces temps sordides où seul le discours intégriste souffle dans les espaces culturels, nous devons être les bons derniers en matière d'infrastructures cinématographiques. Il y avait deux pays derrière nous mais l'Arabie Saoudite a autorisé les salles de cinéma en 2005 et, depuis que les Talibans ne sont plus au pouvoir, l'Afghanistan s'est doté de cinémas... Alors, franchement, M. Messahel devrait cesser de vendre sa «déradicalisation» dont nous ne voyons aucune trace dans le pays réel où nous vivons sept jours sur sept et douze mois sur douze...

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@laalamhakimus



Jour de liesse chez Boko Haram, Daesh et Al-Qaïda !

- J'ai la preuve qu'il y a eu corruption !
- Tu peux me communiquer ces preuves ?
- Tu es prêt à payer combien pour ça ?

Dirigeants du continent africain, je m'adresse à vous ! Qui suis-je pour haranguer autant de «sages» réunis sur la même terre ambrée ? Oh ! Juste un écrivain à la p'tite semaine. Un gratteur de papier chaussé de gros sabots, mais aussi de gros bleus au cœur, et dont il veut partager avec vous, ici, aujourd'hui, en à peine trente lignes, le fardeau. Je sais notre continent toujours et encore traversé par les turbulences. Oui ! S'agissant de notre terre d'Afrique, le mot «turbulence», une fois couché sur le «papier de mon écran», me semble bien puérile, voire un brin désinvolte. Nos maux sont bien au-delà de la turbulence, fut-elle sévère et secouante. Et donc, pourquoi en rajouter ? Ne suffisait-il pas déjà que nous souffrions de la famine, des guerres, des nettoyages ethniques, des conflits tribaux, des frontières ensanglantées, des exodes massifs de nos populations, des «offrandes mortifères à la mer», des corps en quête d'espérance en un ailleurs, retrouvés asséchés, os blanchis dans

les déserts ? N'avions-nous pas déjà ainsi un agenda des réjouissances fort fourni pour que nous ajoutions à nos peines ? Sages d'un continent pompé outrageusement de sa sagesse ancestrale, pourquoi ? Savez-vous que cette décision que vous venez de prendre a fait rire – que dis-je ? – s'esclaffer dans les casemates et les refuges des Frères Barbus du continent ? Savez-vous qu'il y a eu ripailles, festolement, danses endiablées autour des feux de camp du djihadisme africain ces dernières nuits lorsque la nouvelle est parvenue en ces contrées de meurtres et de viols ? Fallait-il qu'en plus de nous non-gouverner, vous poussiez le baobab aussi loin de l'oasis de la raison ? M'enfin ! Nommer Abdekka Grand Coordonnateur pour l'Afrique de la lutte antiterroriste ! Vous voulez quoi, à la fin ? Qu'ayant épuisé ma réserve de thé et déchiré, sectionné mes derniers zygomatiques de rire, j'en sois réduit à casser mes amulettes sacrées que je porte autour du cou comme la corde du pendu, et que j'en fume les grains magiques pour espérer encore rester éveillé à ce cauchemar qui continue ?...

H. L.